

Introduction

Écrire un livre sur la société romaine peut paraître quelque peu ambitieux. Parler des hommes revient à envisager tous les domaines concernés par l'histoire d'une période, la personne sociale se confondant avec le sujet politique, économique, culturel, religieux. La société est, selon la définition de Littré, « la réunion d'hommes ayant même origine, mêmes usages, mêmes lois ». On hésite à appliquer une telle définition, généralisatrice et moderne, à l'Empire romain. Son immensité, sa diversité culturelle et ethnique composent en effet une mosaïque de communautés disparates, même si elles sont réunies sous une même autorité impériale et un droit qui s'impose à tous. Dans ce sens, il faudrait donc plutôt parler des sociétés, ayant chacune son origine et son histoire, ses usages et ses traditions, ses lois mêmes à l'intérieur d'un seul cadre structurant, Rome. Il est pourtant des éléments communs et des facteurs de convergence.

La période considérée est à la fois héritage et renouveau : c'est un monde qui prolonge l'ancien, l'Empire romain, mais dont l'unité éclate à partir de la *partitio* de 395 entre l'Empire d'Orient et l'Empire d'Occident ; c'est aussi et surtout un empire chrétien. Les hommes de ce temps ne se sentaient pourtant pas engagés dans une période « de transition » à quoi l'on a trop souvent réduit l'Antiquité tardive. La société de l'Orient romain tardif ne se distingue pas foncièrement dans sa composition, dans sa hiérarchie comme dans ses pratiques de celle de l'Empire romain qu'elle perpétue. Pourtant des perspectives s'annoncent et des inflexions importantes se dessinent : le nouveau modèle impérial et ses conséquences administratives entraînent de nouvelles recompositions, voire des changements radicaux. On pense aussi à l'influence que dut avoir sur les mœurs et les pratiques sociales la christianisation. Pourtant si l'expression « société tardive » appelle immédiatement l'épithète « chrétienne », l'écho a « toutes chances de tromper qui l'écoute » (F. Braudel), car toute société, en particulier pré-industrielle, se caractérise, dans une histoire donnée, par une grande force d'inertie : *a priori* les changements dans les pratiques ne se font qu'avec lenteur et l'influence des préceptes chrétiens ne se mesure pas immédiatement dans les mœurs du temps. Et encore cette influence est-elle très variable selon les milieux et les contextes considérés. Il existe un décalage entre ce qui est

voulu, imposé d'en haut (pouvoir ou Église) et ce que les communautés en retiennent et en appliquent.

Il est une autre idée reçue qu'il faut combattre même si elle est désormais bien dénoncée au risque parfois de précipiter dans l'excès inverse. Celle de la décadence. On sait aujourd'hui que les Romains de ce temps-là ne se vautraient pas dans le luxe des orgies, au sein de villas somptueuses, repus de plaisirs et saturés d'opulence, le regard égaré à la poursuite de quelque rêve intérieur perdu, comme les peint Thomas Couture dans *Les Romains de la décadence*¹. Et que dire des Byzantins? D'autres préjugés tenaces s'attachent à l'histoire du Bas-Empire, en particulier aux rapports entre État et société, tels que les décrit non sans ironie P. Jaillette : « Un État totalitaire se mettait en place, tentaculaire, dirigiste et tatillon, obsédé par le souci de cristalliser la société, de faire des paysans libres des esclaves de la glèbe et de prélever sur les campagnes un impôt de plus en plus lourd, destiné à faire vivre une armée prompte à rançonner les provinciaux, mais impuissante à résister à l'ennemi, ainsi qu'une multitude de fonctionnaires improductifs et corrompus². » On tentera d'éclaircir ou de nuancer ce roman noir du Bas-Empire³.

En esquissant une synthèse d'histoire sociale⁴, j'ai d'abord voulu décrire une société ou plutôt des sociétés, en restituer les différentes strates, en mettre en scène les acteurs et les donner à voir en action et en interaction. Dans une moindre mesure en retracer l'évolution, tant il est difficile de repérer les mutations sociales sur un temps à la fois long, deux siècles, mais court pour l'appréhension d'un tel phénomène. Cette période, longtemps considérée comme une époque de transition, est désormais appréhendée pour elle-même : l'Antiquité tardive. Le champ d'observation étant l'Orient, on peut aussi parler de monde « protobyzantin », rarement de période « paléochrétienne » qui est une catégorisation plus fréquemment utilisée par les archéologues et les historiens de l'art. On se défera donc des clivages trop artificiels entre Antiquité et Moyen Âge⁵.

La première question est ainsi celle de la délimitation chronologique : « Empire romain tardif ». Si le cadre institutionnel est clairement posé, puisqu'il s'agit des structures juridiques et politiques de l'Empire romain qui a déjà cinq siècles d'existence, la pertinence de la période étudiée est plus incertaine. On partira des conditions de la prise d'autonomie de l'Orient et des débuts de son histoire propre qu'autorise la fonda-

1. Tableau de 1847, exposé au salon de 1847, actuellement au musée d'Orsay.

2. JAILLETTE, 2012, p. 215.

3. Voir RATTI, 2015.

4. Celle-ci reprend très partiellement le mémoire inédit de mon HDR qui portait sur « Les notables de Syrie au Bas-Empire » (Tours, 2002). Que Denis Feissel, Hervé Inglebert, John Wolfgang Liebeschuetz, Annie Sartre-Fauriat et Maurice Sartre soient ici chaleureusement remerciés de leurs avis et de leurs remarques, prodigués avant et lors de la soutenance. Mon approche est celle d'une helléniste classique et non d'une byzantiniste.

5. Ce débat sur le temps long ou le temps court rejoint, mais surtout pour l'Occident, les discussions sur la « chute » de Rome : BOWERSOCK, 1996; LIEBESCHUETZ, 2001 et 2006.

tion de Constantinople. La qualification d'Antiquité tardive a désormais trouvé sa pleine légitimité dans l'historiographie depuis le livre testament d'Henri-Irénée Marrou, *Décadence romaine ou Antiquité tardive?* publié en 1977⁶. Et l'on ne parle plus de Bas-Empire que par nostalgie ou tendresse pour le souvenir de vieux maîtres. L'Antiquité tardive est donc bien fondée comme champ d'étude autonome et reconnu⁷. En décidant de l'aborder du point de vue de l'histoire sociale, on a fait le choix à la fois d'un tableau thématique et d'une perspective évolutive. On peut replacer les faits sociaux du monde romain oriental dans la continuité de l'Empire des siècles précédents, mais aussi repérer les signes annonciateurs de Byzance. La problématisation peut paraître éculée, celle de la continuité et de la rupture (ou des permanences et inflexions), mais elle a le mérite de mettre les données en perspective. L'un des facteurs décisifs des évolutions en cours fut le déplacement du centre de gravité de l'Empire et la création de Constantinople comme seconde et nouvelle capitale. Il s'ensuivit l'autonomisation progressive de l'Orient et une recomposition des classes dirigeantes. Mais si les changements et leurs facteurs expliquent l'histoire dans son déroulement, on peut aussi étudier la société pour elle-même afin de redonner consistance à la vie des hommes et des femmes de ce temps. C'est aussi ce que j'ai voulu faire en prenant autant d'exemples qu'il était possible, saisis à travers une documentation foisonnante et inégale, mais où les itinéraires individuels, réels ou fictifs, avaient le plus de chance de donner un peu de chair à une histoire trop souvent désincarnée.

Revenons aux bornes choisies, en sachant que toute périodisation est artificielle. On a délimité une période allant du iv^e au vi^e siècle⁸, soit du début du règne de Constantin (306-337) à celui de Justinien. Un point de départ souvent assigné à l'Antiquité tardive est le début du règne de Dioclétien (284-305), qui précède celui de Constantin, leurs œuvres politiques et administratives étant considérées comme fondant l'Empire tardif. On pourra donc se reporter à l'occasion à l'action fondatrice de la Tétrarchie. À l'autre bout de l'enquête, on s'arrêtera au début du règne de Justinien (527-565), qui marque véritablement, avec l'entreprise de reconquête, l'entrée dans un Empire que l'on peut qualifier de byzantin⁹. Cela n'interdira pas cependant de citer des phénomènes sociaux ou des personnages qui se sont manifestés sous ce règne tant les dynamiques sociales transcendent les périodisations historiques. Il faut préciser que

6. Il est suivi par l'étude de Peter BROWN, *The making of Late Antiquity*, 1978 ; traduit par A. Rousselle sous le titre *Genèse de l'Antiquité tardive*, 1983. L'expression « Antiquité tardive », d'abord employée par les historiens de l'art avant d'être reprise par les historiens, se décline dans toutes les langues scientifiques.

7. Voir *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, 2012.

8. Au sens strict de *Late Antiquity* pour les historiens anglo-saxons. *The Cambridge History of The Byzantine Empire* commence par exemple c. 500.

9. Même si les byzantinistes placent le début de l'empire byzantin proprement dit au règne d'Héraclius (610-641).

sur les deux siècles et demi concernés, le iv^e siècle est le mieux représenté par les sources narratives conservées, et qu'il apparaît donc comme le plus riche d'événements aux importantes répercussions sociales. La mosaïque sociale de l'Empire protobyzantin reflète et traduit en termes sociaux les faits majeurs de l'histoire, mais peut aussi les expliquer : les interactions entre le politique, l'économique et le social sont essentielles.

Le deuxième problème est celui des sources : quels sont les moyens documentaires à notre disposition ? Sur quels types de documents se fonde-t-on ? Les textes classiques reflètent en général la tradition et « favorisent une lecture en termes de permanence, voire de déclin ou de disparition, alors que les sources chrétiennes sont plutôt porteuses de thèmes novateurs (pour qui connaît la suite) et permettent une lecture en termes de modernité et de développement¹⁰ ». Cela est surtout valable pour les sources littéraires. Ces sources sont particulièrement riches pour le iv^e siècle, car se confrontent alors les écrits d'auteurs païens et d'auteurs chrétiens, tous de premier ordre. À l'œuvre foisonnante et prolixe des Antiochéens, le rhéteur Libanios¹¹ et l'historien Ammien Marcellin, respectivement en grec et en latin, répond l'entreprise gigantesque du prêtre d'Antioche devenu évêque de Constantinople, Jean dit « Chrysostome¹² ». Je puiserai très largement à ces sources qu'une longue fréquentation m'a rendues familières. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que le regard soit très souvent fixé sur Antioche, qui fut un lieu de pouvoir et une résidence impériale, et peut constituer un bon observatoire social. D'autres auteurs comptent pour le iv^e siècle, ainsi le rhéteur Thémistios, philosophe et courtisan, bien installé dans les milieux de la Cour. L'*Expositio totius mundi et gentium*, opuscule anonyme, est une description-catalogue des ressources de l'Empire¹³. Les écrivains ecclésiastiques et en particulier les trois pères cappadociens constituent aussi des sources historiques, Basile de Césarée (330-378), Grégoire de Nazianze (329-390) et Grégoire de Nysse (entre 331 et 341-après 394), sans oublier le biographe de Constantin et théoricien du pouvoir impérial « chrétien », Eusèbe de Césarée de Palestine (265-339). Pour les siècles suivants les historiens ecclésiastiques prennent le relais de l'écriture de l'histoire : Sozomène (375-vers 450), Socrate (380-vers 450) et Théodoret de Cyr (393-457). Évagre le Scolastique (536-vers 594) leur fait pendant au vi^e siècle. Pour le règne de Justinien, l'historien Procope de Césarée (vers 500-vers 560) est une source irremplaçable. À côté de ces monuments littéraires, les *Vies de*

10. INGLEBERT, 2003, p. 347 à propos de Peter Brown.

11. Nous en avons conservé 64 discours, 1 544 lettres, des déclamations et des œuvres scolaires. Ammien Marcellin a écrit des *Res Gestae* en 31 livres dont les 13 premiers sont perdus. Il prétend vouloir continuer l'entreprise historique de Tacite.

12. Ses œuvres occupent dix-huit volumes de la *Patrologie grecque* : t. 47 à 64.

13. Longtemps considérée comme écrite à l'intention des marchands (J. ROUGÉ, 1966, SC 124), l'œuvre est réévaluée et présentée comme une forme de panégyrique du monde romain abondant en tout, inspiré par les exercices d'école du type *Éloges*, et dicté par une intention politique : LEBRETON, 2017.

saints paraissent des sources fort anecdotiques et peu fiables, historiquement parlant. Pourtant l'hagiographie ménage bien des ressources à l'historien des sociétés, car les détails de la vie quotidienne ou les personnages secondaires mis en scène, qui servent de toile de fond au récit des miracles, ont le plus souvent des fondements authentiques¹⁴. Les sources juridiques malgré la complexité d'interprétation de la législation sont un apport précieux¹⁵ et d'excellentes études de spécialistes permettent de s'orienter dans ce maquis. Il ne faudrait pas oublier tout ce que fournit l'épigraphie qui enrichit depuis maintenant deux siècles une histoire longtemps reconstruite à partir des seuls textes des Anciens ayant survécu au naufrage du temps. Peu d'inscriptions sur pierre en réalité, mis à part les épitaphes, car la culture épigraphique n'a plus l'éclat qu'elle a connu sous le Haut-Empire, pour des raisons complexes qui ne tiennent pas forcément au déclin (présumé) des cités et de la vie municipale¹⁶. Il reste cependant quelques témoins et les épigrammes sur les gouverneurs, les inscriptions municipales, les acclamations ou les épitaphes renseignent sur les hommes, sur leur culture ou encore sur les institutions¹⁷; on sait à quel point l'approche prosopographique peut être féconde, qui met les carrières en perspective et resitue l'individu dans l'organigramme administratif et social de l'Empire. Liées aux fonctions et aux rôles dans la société, les dignités prennent une importance capitale à l'époque tardive, et peuvent être connues par d'autres documents, les sceaux, eux aussi dotés d'inscriptions, même s'ils sont surtout connus à partir du VII^e siècle. L'impressionnante moisson des papyrus permet de documenter la vie économique, les relations familiales, les conflits et les intérêts, toutes les communications qu'ont tissées au fil des jours les hommes et les femmes de l'Égypte tardive. L'Égypte certes, mais aussi souvent tout l'Orient, car certains phénomènes ou traits de société sont partagés par tout l'espace levantin, ce que permettent de vérifier les autres sources, même s'il ne faut jamais oublier la spécificité de l'Égypte. Enfin, l'archéologie proche-orientale constitue une source documentaire de tout premier ordre et bien des idées reçues ont pu être révisées, des conclusions décisives apportées grâce à la « révélation » des données archéologiques; l'iconographie éclaire les mentalités, les choix culturels et artistiques parlant autant des hommes que leurs modes alimentaires ou leurs pratiques festives. On songe aussi bien à la culture matérielle, illustrée par la céramique et bien d'autres productions artisanales, qu'à la numismatique, aux trésors d'orfèvrerie ou aux extraordinaires mosaïques de l'époque tardive, qu'elles se présentent en milieu domestique ou en contexte religieux (pavements d'églises).

14. BOULHOL, 1994.

15. Voir CROGIEZ-PÉTREQUIN, JAILLETTE, POINSOTTE, 2009; CROGIEZ-PÉTREQUIN, JAILLETTE, 2012.

16. BOLLE, MACHADO, WITSCHERL, 2017.

17. FEISSEL, 2017.

Une difficulté méthodologique entrave toute tentative d'écriture d'une histoire sociale : il est très difficile ou rare d'isoler des individus, sauf les personnalités marquantes, valorisées par les sources parce qu'elles ont joué un rôle ou que leur vie doit être décrite à des fins édifiantes. La masse indistincte des autres, simplement repérable comme un groupe anonyme, parfois mal définie et caractérisée, se dérobe à l'analyse à moins de plaquer sur elle un exposé théorique. Mais parfois le hasard obscurcit le destin d'un puissant et nous fait connaître un humble personnage. Pour quelque catégorie que ce soit, les exemples individuels, les cas particuliers ou les détails biographiques, même ténus, sont intéressants et toujours illustratifs. On s'efforcera de donner ce maximum de « chair » à l'évocation des statuts, des conditions, des relations, des représentations et des phénomènes sociaux. Il est cependant ardu, voire impossible, de préciser la durée des faits ou comportements sociaux repérés et de juger de leur représentativité : quand et sur quel laps de temps sont-ils avérés ? Comment passer d'un exemple à une généralité ? Un itinéraire individuel vaut-il pour le groupe ? Toute la difficulté est d'articuler une histoire narrative et personnalisée à une réflexion sur les enjeux historiques et les problèmes de fond.

Le rappel historiographique sera bref : il est peu de synthèses sur ce sujet, tout au plus un (ou deux) chapitre(s) dans les ouvrages consacrés à la période, la société étant en général couplée à l'économie et dissociée du politique, car l'ordre sénatorial et les cercles dirigeants sont traités dans les chapitres consacrés à l'État¹⁸. On citera pour mémoire l'ouvrage de Geza Alföldy qui consacre la dernière partie au « Bas-Empire » dans une perspective classique qui présente un panorama hiérarchique de la société et en décrit les différentes composantes. Un tel catalogue paraît aujourd'hui dépassé. Le livre se veut une histoire sociale générale de l'Empire romain, mais la perspective est souvent occidentale, comme il est fréquent chez les romanistes (et épigraphistes) classiques¹⁹. Pour l'Orient tardo-antique, l'ouvrage de référence, qui constitue une très dense et très utile synthèse historique, a été dirigé par Cécile Morrisson et rassemble les meilleurs spécialistes francophones pour des études à la fois thématiques et régionales²⁰. Il fait suite aux excellents ouvrages, monographiques ou collectifs, de Andrea Giardina, Alexander Demandt ou Stephen Mitchell²¹. Dans les études tardo-antiques, l'historiographie anglo-saxonne est très en pointe, ce qui explique la part dominante des titres de ces écoles historiques, qu'elles s'inscrivent dans des perspectives analytiques à partir d'enquêtes archéolo-

18. Voir la *CAH* XIII et XIV. Au chapitre « Rural life » s'opposent « Trade, industry and the urban economy » et enfin un dernier « Late Roman social relations ». Aucun n'est strictement consacré à la société, ou tous le sont.

19. ALFÖLDY, 2011.

20. MORRISSON, 2004. Voir sur Constantinople, *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron, Travaux et Mémoires*, 22/1, 2018.

21. GIARDINA, 1986 ; DEMANDT, 1989 ; MITCHELL, 1993, 2007.

giques pointues²² ou dans de vastes panoramas synthétiques²³. Les Italiens offrent de remarquables spécialistes sur des sujets pointus, comme le droit, la religion ou encore les sources. L'historiographie allemande reste érudite et solide²⁴; et l'on doit signaler l'entrée en scène internationale de l'historiographie polonaise, dont certains ouvrages sont peu à peu traduits. Si ces dernières études sont encore appuyées sur l'examen des sources littéraires, soigneusement scrutées, d'autres proposent des approches renouvelées, privilégiant en particulier les relations et les dynamiques sociales.

S'interrogeant sur ce à quoi doit ressembler une histoire sociale de Byzance, John Haldon²⁵ insiste sur les interactions entre social, culturel et économique : par exemple l'accès aux ressources et l'exploitation de celles-ci sont particulièrement importants et peuvent conditionner l'organisation sociale. L'auteur plaide pour une histoire sociale des relations entre les différents groupes, postulant que des changements dans ces relations réagissent sur la société au sens large. Il rappelle qu'il faut considérer les divisions verticales et les solidarités, ce qui inclut le système du patronage ou les identités religieuses par exemple, qui sont de réelle importance, de même que les modèles de conduite ou de comportement. Les relations entre les hommes et leur environnement sont aussi à interroger²⁶. Enfin une précaution méthodologique servira de fil rouge : une histoire sociale de l'Orient tardo-antique doit tenir compte des très importantes variations locales et régionales à la fois dans l'espace et dans le temps, autant de variables qui affectent la façon dont la société fonctionne, dont les institutions sont comprises et perçues et la manière dont les idées sont transmises et appliquées dans les formes pratiques de la vie quotidienne.

Fort de ces préconisations et de cette méthodologie de l'histoire sociale protobyzantine, on peut envisager plusieurs plans d'analyse : il faut poser d'emblée les différentes catégories et statuts des individus, en particulier ceux que le service de l'État valorise mais aussi assujettit; d'autre part situer les différents secteurs où s'exerce l'activité des hommes et femmes; enfin les aborder dans une approche dynamique : par les interactions, les solidarités, les réseaux, les exclusions, les mobilités, les violences aussi. Bref par les relations sociales dans tout ce qu'elles ont de foisonnant, voire d'irradiant.

22. Voir les colloques édités à partir d'études archéologiques et portant sur des thématiques ciblées : LAVAN, BOWDEN, 2003; BOWDEN, LAVAN, MACHADO, 2004; LAVAN, SWIFT, PUTZEYS, 2007; LAVAN, ZANINI, SARANTIS, 2007.

23. *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, 2012; *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, 2011; KAZHDAN (dir.), *The Oxford Dictionary of Byzantium*, 2008 (version en ligne).

24. Différents volumes de la *Tabula Imperii Byzantini (TIB)*.

25. HALDON, 2009. Les questionnements qu'il met en avant pour l'histoire de Byzance restent pertinents pour d'autres périodes.

26. J. Haldon, qui s'inscrit dans une perspective économique et « environnementaliste », prêche aussi pour une histoire comparée dans une perspective de *World History*, car « aucune société n'existe dans un splendide isolement ».

Après la présentation classique de l'environnement et du cadre géographique on évoquera le peuplement et la question démographique. Dans l'exposé des rapports entre le politique et le social, abordés sous l'angle des collaborations et des contraintes, on étudiera les effets d'une hiérarchie de plus en plus accentuée, centrée sur l'empereur et sa cour. La réorganisation administrative appelle la mise en place d'une véritable aristocratie d'empire dont les contours s'ébauchent à cette époque, cependant que les notabilités municipales, plus vigoureuses qu'on ne l'a dit, connaissent aussi des évolutions décisives. Cette interaction entre l'État et les communautés provinciales rend compte de la recomposition des élites et de l'émergence d'une nouvelle « noblesse » de service associée à la gestion de l'Empire, qui s'insère dans l'ancienne « noblesse ». La fonction de défense sera à peine esquissée car l'armée représente un sujet à part et il a fallu faire des choix²⁷. Pour resituer les groupes dirigeants ou encadrants dans leur contexte quotidien, le rappel des modes de vie s'impose, tant les coutumes alimentaires, les modes vestimentaires, les habitats et leurs décors, les loisirs ou les voyages, l'accès à l'écriture ou à la lecture en disent autant, voire plus, sur les hommes que leurs statuts ou leurs fonctions. Les sources littéraires permettent d'apercevoir ces *realia* à condition d'y prêter attention. Dans le contexte de la vie matérielle des groupes sociaux, il faut aussi reposer les conditions économiques et les nouvelles répartitions de richesse qui creusent les écarts et fondent de nouveaux clivages entre « riches » et « pauvres ». Les mécanismes compensateurs (évergétisme, systèmes de patronage et institutions chrétiennes) qui peuvent corriger les écarts sociaux seront examinés tant ils rendent compte des évolutions spécifiques de ces sociétés et éclairent les relations sociales. On s'interrogera sur les différentes activités des hommes et leur traduction en termes de modes de vie et de représentation sociale ; on verra ainsi les hommes qui sont liés au travail de la terre, et ceux qui sont impliqués – souvent solidarisés par des associations – dans les très nombreux métiers de l'artisanat et du commerce. La question de l'esclavage tardo-antique sera également posée, force de travail considérée comme indispensable pour compléter le travail libre.

Il s'agira donc tout au long de cette enquête non seulement de décrire la *société de l'Orient romain tardif*, mais aussi d'expliquer comment elle fonctionne et pourquoi elle évolue ou se perpétue. Étudier donc au plus près, sans prétendre accéder à une vérité qui de toute façon nous échappe, « les ressorts profonds des actions et des relations entre les hommes du monde romain²⁸ » de l'Antiquité tardive.

27. Pour des raisons éditoriales, l'armée de l'époque tardive n'est pas du tout traitée ici. Voir par exemple CARRIÉ, JANNIARD, 2000, 2001, 2002 ; LE BOHEC, 2006 ; DE BLOIS, LO CASCIO, 2007 ; TRAINA (dir.), 2019.

28. Paul Veyne.